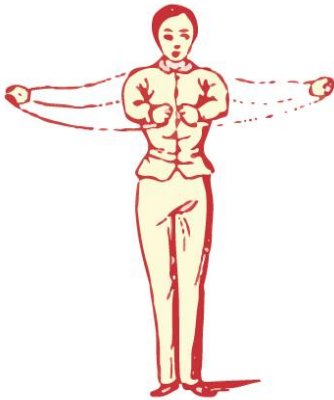


Au vif de la psychanalyse

Patrick Monribot



Vous étudiez cette année à Angers la biologie lacanienne.¹ Je suis donc parti d'une question simple et compliquée à la fois : Qu'y a-t-il de plus vivant dans une cure analytique ? Cette question vaut pour toute personne confrontée au discours analytique. Tout analysant est concerné par le vivant. C'est donc une question qui nous mène au-delà des distinctions cliniques.

Mon axiome est le suivant : il n'y a pas de psychanalyse vivante sans la mise en jeu des corps en présence réelle, celui de l'analysant comme celui de l'analyste. C.Q.F.D. Voilà qui implique une première conséquence : pas d'analyse par mail ou par *Skype* avec paiement par carte bancaire. Ça ne marchera pas du côté du vivant !

En même temps, il faut manier cela avec des pincettes. Je proposais récemment à telle analysante de s'allonger pour la première fois, suite à une séance précise. Elle n'est pas réapparue à mon cabinet pendant deux mois. Ce changement de posture concernait le corps, au-delà de la simple question du regard soustrait. La mise en jeu des corps dans l'interprétation implique un incalculable des effets obtenus.

Pour appréhender la mise en présence des corps en analyse, je me suis intéressé à ce que Lacan a appelé en 1973 « le mystère du corps parlant »². Cette phrase a été énormément commentée dans notre milieu. Mon propos s'inscrit clairement dans le sillage du congrès récent de l'AMP au Brésil sur « Le corps parlant », dont je ne ferai pas l'inventaire ici.

À vrai dire, la notion de « corps parlant » m'a posé un vrai problème, pour ne pas dire un défi. Cette affaire m'est apparue comme une usine à gaz. Plus on en parlait, plus je m'informais, plus je lisais, plus j'apprenais des choses, moins je savais ce que c'était. Et pourtant, Dieu sait s'il y a eu des enseignements précieux de grande qualité : le texte d'orientation de Jacques-Alain Miller pour le congrès, « L'inconscient et le corps parlant »³ ; le Séminaire 2014-2015 d'Éric Laurent pour l'ECF à Paris⁴, qui est une mine, tout comme son livre publié il y a peu, *L'envers de la biopolitique*.⁵

Finalement, il m'est apparu que, pour s'appropriier mentalement cette notion, chacun doit construire, déduire ou produire sa propre élaboration de « corps parlant ». Je suis passé par le chemin de mon expérience propre pour y comprendre un peu quelque chose.

Comment suis-je rentré dans ce labyrinthe conceptuel ? Tel sera mon fil rouge.

D'abord, il y a eu à défaire les fausses évidences – ce que le corps parlant n'est pas. J.-A. Miller le souligne dans son texte : un « corps parlant » n'est pas un organisme doué de la capacité cognitive de parler. Cela paraît une évidence, mais je m'étais fourvoyé dans cette idée lors de mes études médicales de jadis. Ou bien encore, de façon plus subtile : ce n'est pas

¹ Intervention de Patrick Monribot, Antenne clinique d'Angers, le 28 mai 2016.

² Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 118.

³ Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, n° 88, octobre 2014, p. 104-114.

⁴ Laurent É., « Parler lalangue du corps », *Études lacaniennes*, Séminaire ECF 2014-2015.

⁵ Laurent É., *L'envers de la biopolitique, une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2016.

le corps qu'un sujet, au sens lacanien du terme, peut s'approprier, en tant qu'il habiterait subjectivement ce corps-là. Ce n'est pas le corps qui permet de dire « J'ai un corps. » Peut-être est-il difficile de définir le « corps parlant », justement parce qu'il s'agit par définition d'un lieu de mystère, comme l'indique la formulation de Lacan que j'évoquais précédemment – le mystère du corps parlant. Ce syntagme provient du Séminaire XX, *Encore*. On est en octobre 1973, il y a quarante-cinq ans et demi, et Lacan livre ainsi son intuition : « Le réel, [...], c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient. »⁶ Cette phrase a été souvent commentée, surtout depuis une année – mais sans que soit pour autant résorbé ledit mystère qu'elle met en relief. Et pour cause ! Comment entendre cela ? Une remarque s'impose tout de suite sur la notion de mystère, car il y a toutes sortes de mystères : les énigmes policières à résoudre, les mystères de la religion catholique, etc. Mais aucun de ces types de mystère ne convient en psychanalyse. Ce n'est même pas le mystère phallique au coeur du Symbolique, jadis évoqué par le Lacan des années cinquante. Comment situer le mystère dont parle ici Lacan ? Dans cette phrase, il assimile le corps et l'inconscient par le biais du mystère : le « mystère du corps parlant » est aussi le « mystère de l'inconscient ». Eh bien, cette équation ne peut s'entendre qu'à poser comme mystère, l'opacité du réel en cause. Autrement dit, le réel qui noyauté votre inconscient est aussi bien celui qui agite votre corps. C'est le même réel, insaisissable par la pensée – en quoi il reste mystérieux ! C'est assez inconcevable, en effet. Le réel est défini par Lacan, non seulement comme l'impossible à supporter, mais comme impossible à savoir. Loin de la notion de réalité, c'est ce qui reste obscur quand on a tout compris. L'expérience des cures confirme cet insaisissable. Ce réel commun au corps et à l'inconscient, n'est sensible ni à la quête de vérité, ni au dévoilement, ni à l'initiation, ni au raisonnement, ni à la sagesse, ni à la croyance. Par exemple, l'introspection n'y pourra rien. Tout ce que nous savons de lui, à partir du dernier Lacan, c'est finalement bien peu de chose. Il est avant tout une « ex-sistence », sans loi qui puisse l'explicitier. Ce n'est pas un ordre architecturé. Aucun mathème, précise J.-A. Miller, ne nous en donne la clé. La logique que Lacan tenait pour « science du réel » a trouvé là une limite à son usage, à partir de laquelle il a dû passer à autre chose, à la topologie notamment.

Mettons le cap sur la question du corps, ainsi noyauté par le réel mystérieux. Quel est ce « corps parlant », pas si évident à saisir – même après un congrès international ? La question se dédouble immédiatement : d'une part, que signifie *pour un sujet* avoir un corps ?, et d'autre part, que signifie *pour un parlêtre* avoir un corps ?

Ce ne sont pas les mêmes questions. Le corps du sujet et le corps du parlêtre, ça fait deux ! La question sera la suivante aujourd'hui : comment donner un peu de chair à ces notions théoriques à partir d'un itinéraire personnel ?

Pour commencer, j'ai défait des équations réputées infailibles lors de mes études médicales. Il m'a fallu un moment pour distinguer le corps et l'organisme. Plus précisément, les certitudes du « tout biologique » ont vacillé au contact des patients schizophrènes qui m'ont réveillé. Même surprise chez les sujets hystériques : les désordres du corps n'étaient pas liés à des lésions de l'organisme.

Je mettrai à part le phénomène psychosomatique qui est « ambocepteur ». Il affecte autant le corps que l'organisme. Ce en quoi le médecin est aussi concerné au premier chef. Ce fut une première étape chez un jeune psychiatre. Le problème était dès lors posé : Quel est ce corps qui n'est pas l'organisme ?

⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, op. cit.

Par la suite, ma cure analytique et mon intérêt pour la psychanalyse ont amené une deuxième étape. J'en suis arrivé (et longtemps resté !) au corps octroyé par le stade du miroir, au corps de la forme, au corps équivalent à la sphère imaginaire, à la bulle, au sac, etc.

Cela convenait à mon entendement, d'autant qu'il s'agit là du premier paradigme lacanien du corps.

Bref rappel : Dans cette version, le petit d'homme – l'*infans* s'identifie à une image corporelle qui rassemble un corps, éparpillé, morcelé, que Lacan qualifie de *kakon* originaire. Cette image ainsi rassemblée est un pôle identificatoire. L'enfant peut y construire son Moi unifié, dans la mesure où cette image sert de matrice au Moi idéal. En quoi, il a tout pour jubiler !

Mais façonner un corps par une image a un prix. Il y a du vivant qui se perd sous la forme d'une soustraction de jouissance au cœur de l'image, notée « moins *phi* » dans l'algèbre lacanienne. C'est donc une opposition contradictoire entre le vivant et le corps. Avec cela, difficile d'affirmer que le corps est ce qu'il y a de plus vivant !

Pour faire tenir une telle image amputée de la vie, le miroir n'est pas suffisant. Le petit d'homme va chercher autre chose ailleurs. Histoire de réintroduire du vivant, il prélève chez l'Autre parlant – la mère, le père ou tout autre aîné, un élément symbolique qui lui servira d'Idéal du moi. C'est une nécessité pour maintenir une érection de vivant, là même où le vivant s'est perdu. Cette version psychanalytique du corps dit « spéculaire » n'est pas inutile aujourd'hui. Nous en retrouvons trace dans la clinique.

Je prends pour exemple cette jeune fille qui, lorsqu'elle marche dans la rue, doit se soutenir de son reflet dans les vitrines des magasins, avec une exception cependant : quand sa sœur se promène avec elle. Hors de ces appuis en miroir, elle sent son corps vaciller et se demande si elle ne va pas faire un malaise. Elle appelle ça « des phobies ». Ce n'est pas une phobie mais c'est très pénalisant.

Évidemment, ce qui fait défaut chez elle, c'est le prélèvement dans le symbolique de l'insigne constitutif de l'Idéal du moi qui lui permettrait de soutenir son érection de vivant face à une image dévitalisée, sans avoir besoin de s'appareiller en permanence avec des dispositifs spéculaires d'appoint – la sœur, les vitrines, autant de montages optiques lui assurant à tout moment que son corps est bien là.

Voilà pour le corps du stade du miroir et ses avatars.

Au fil de mon expérience analytique personnelle, j'ai avancé mes pions vers une autre étape, cette fois grâce au deuxième paradigme de Lacan : le corps octroyé par le Symbolique. C'est aussi une version fort utile pour saisir des éléments cliniques actuels. Je donnerai une vignette. Là, le petit d'homme n'est plus représenté par son image. Il est un sujet au sens lacanien du terme, représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant et, à ce titre, il est marqué par la division induite par le signifiant. Eh bien, le signifiant lui façonne un corps. Mais, un corps, c'est aussi un corps amputé de la vie. L'opération est vraiment mortifiante. Le registre symbolique délivre au sujet ce que Lacan appelle un *corpse*, en référence au cadavre en anglais. La jouissance du vivant déserte le corps à cause du signifiant articulé qui, une fois incorporé, l'efface – effet *d'oblivium*, dit Lacan. Là aussi, ça dévitalise...

Ce corps-là, donné par le signifiant, est lui-même quasi-signifiant. Lacan peut le dire ainsi dans un texte de 1970, « Radiophonie » : « Le corps [...] est d'abord ce qui peut porter la marque propre à le ranger dans une suite de signifiants »⁷. L'allégorie parfaite d'un corps rangé « dans une suite de signifiants » – et par là même dévitalisé, c'est le corps de la sépulture antique où le défunt est entouré de ses bijoux, de ses armes, de sa vaisselle, etc. Tel serait, allégoriquement parlant, le statut du corps après son invasion par le signifiant.

⁷ Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 409.

Quant aux objets annexes de la sépulture, pour filer la métaphore, ils sont les traces signifiantes d'une jouissance pérennisée comme symbole dans la tombe. Comme a pu le dire É. Laurent, « même mort, le corps témoigne de la jouissance en excès qui échappe à la négation ». Le corps se négative sous l'effet du signifiant qui le réduit à un tas d'os, à un ensemble vide mais la jouissance, elle, perdure hors-corps, à ses côtés. L'allégorie est parfaite ! Eh bien, de ce corps-là aussi, nous trouvons trace dans la clinique.

Une dame âgée me disait vouloir être plus tard inhumée avec sa plus belle robe qu'elle n'a plus l'occasion de porter n'ayant plus la possibilité de sortir, du fait de son âge. Quelle est donc cette robe emportée dans la tombe ? Et pour quel corps ?

Tel autre analysant adulte, rêve qu'il se promène dans une zone déserte où il est tout seul – pas l'ombre d'un vivant. Soudain, il trébuche dans une ornière sur un petit cadavre putréfié, sans sépulture. Il découvre avec stupeur et tremblements que cette charogne oubliée, c'est finalement son propre cadavre à lui – celui de l'enfant qu'il a été. Bien sûr, ça le réveille !

Nous avons ici un écho de ce qu'est la *corpsification* du vivant, d'une dévitalisation du corps, sans doute ici réactivée, chez ce sujet analysant, par le processus signifiant de la cure qui a réveillé l'effet du Symbolique, y compris son effet mortifiant. En même temps, là est le paradoxe, ce corps mortifié, marqué par le signifiant, permet au sujet une entrée dans la vie de relation. C'est même une condition : pas de corps, pas de vie de relation ! On en sait quelque chose avec l'autiste.

Telle fut, de longues années durant, ma double conception du corps – spéculaire et signifiante, par l'image et par le signifiant. Dans les deux cas, on le constate, tout ou partie du vivant se perd. Quant aux mécanismes compensatoires, ils sont vraiment partiels. Voilà qui relance ma question initiale : en quoi nous faut-il passer par le corps pour avoir une pratique vivante de la psychanalyse ? Et surtout, de quel corps parlons-nous, s'il ne s'agit pas des deux occurrences, bien peu vivaces, que nous venons d'examiner ?

Cette double notion du corps, spéculaire et symbolique, m'a satisfait un grand moment jusqu'à ce que sonne un temps de réveil, par mon analyse sans doute, mais aussi par deux rencontres dans le texte de Lacan. Deux rencontres qui m'ont mis la puce à l'oreille et ont dérangé mon savoir tranquillement installé.

Première rencontre dans le Séminaire XX, – encore *Encore* ! Il y apparaît que le corps devient vivant parce qu'il « se jouit »⁸. Et de plus, il « se jouit » à partir du signifiant. Surprise de ma part ! Ce n'est plus le corps de la sépulture. Y aurait-il donc les signifiants qui dévitalisent et ceux qui vitalisent ? Dans ce dernier cas, s'agit-il de la même conception du corps que celle qui m'était familière ?

Deuxième rencontre, plus ardue, dans le texte « Joyce le symptôme ». On peut y lire ceci qui m'a intrigué : LOM (en trois lettres majuscules), « LOM de base »⁹ comme s'exprime Lacan, a un corps. Cet avoir, précise Lacan, est quelque chose *qui se sent avant même de se démontrer ou de se montrer*¹⁰. Ça, c'est nouveau !

Question : pourquoi et comment « LOM de base » aurait-il un corps qui, en première instance, se sent, avant tout autre mode d'acquisition et d'appropriation ? Un pur ressenti, en somme. Réponse un peu savante de Lacan branché sur la topologie : il a un corps « du fait qu'il appartient en même temps à trois [...] ordres »¹¹ Trois ordres : il s'agit du ternaire RSI – Réel, Symbolique, Imaginaire, matérialisés à cette époque par trois ronds de ficelle noués ensemble, selon une topologie borroméenne. Je n'insiste pas sur la topologie – ce n'est pas mon propos

⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, op.cit. , p. 26.

⁹ Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.565.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 566.

du jour – mais soulignons un changement radical dans le discours de Lacan. *Exit* le corps du miroir ! *Exit* le corps rangé parmi les signifiants !

Dans cette topologie du noeud, le rond qui matérialise la consistance imaginaire est tout simplement le lieu d'un corps qui « se sent ». Point final. Et cela, avant tout autre repérage possible, par exemple par l'image qu'on pourrait en avoir. C'est difficile à concevoir mentalement...

À suivre Lacan, cela ne se produit que parce que ce registre de l'Imaginaire est co-substantiel aux deux autres, celui du Symbolique et celui du Réel. C'est vraiment difficile à attraper parce que c'est une définition purement topologique de l'émergence d'un corps qui, lui, serait enfin vivant ! La question posée est la suivante : cliniquement, comment ça marche ? Et, pourquoi ce corps-là est-il plus vivant que les autres ?

On pressent évidemment que ce corps qui « se jouit » est d'une autre étoffe que celui façonné par la matière signifiante ou délimité par l'image d'une forme, comme c'était le cas dans les deux premiers paradigmes. Voyez la complexité, voire la perplexité, pour le lecteur de Lacan de 1975. À qui appartient ce corps vivant, si étrange et si étranger à nous-mêmes ? De toute évidence, « LOM de base » n'est pas le sujet défini par le signifiant, ni même l'*infans* face au miroir.

« LOM de base » nous rapproche plutôt de la notion de « parlêtre ». Lacan le formule de façon amusante dans ce texte sur « Joyce le symptôme ». Cet homme qu'est LOM, c'est celui qui « parlêtre de nature »¹². Qu'il « parlêtre de nature » ? Ce néologisme veut dire qu'il « parle avec son corps »¹³ et cela, il le fait « de nature », c'est-à-dire dès son origine de petit d'homme immergé dans l'univers langagier qui spécifie notre condition humaine. Et, cerise sur le gâteau, si LOM « parlêtre » dès le départ, avant même de s'exprimer clairement, cela veut dire que le fait de parler de la sorte, avec son corps, lui donne un peu d'être, à ce petit d'homme : d'où précisément le terme choisi de « parlêtre ». Dès lors, « nous sommes z'hommes »¹⁴, comme dit Lacan, des « parlêtres » dotés d'un « corps parlant ».

On ne va pas mégoter pour savoir si le corps parlant précède le parlêtre ou si le parlêtre précède le corps parlant. Où est la poule et où est l'œuf ? Lacan nous dit que les deux se superposent et cela suffit. Ces opérations topologiques sont contemporaines. C'est au point que, dans nos travaux, on utilise presque ces deux termes comme des synonymes, tantôt l'un, tantôt l'autre...

D'où provient l'attribution d'un tel corps « primitif » ? La réponse a été ciselée par J.-A. Miller dans son dernier cours en date, « L'être et l'Un »¹⁵ et beaucoup la connaissent. Pour cette raison, je serai ultra-bref. Dans notre monde langagier, les dires et les mots de la *lalangue* la plus primitive, qu'elle soit maternelle ou pas, pleuvent comme des météores sur le petit d'homme. Mais ce n'est pas l'ordre symbolique qui déverse là son déluge. Il s'agit d'un réel de la langue, laquelle n'a pas encore pris la consistance d'un ordre architecturé, articulé, propre à être incorporé en forme de chaîne signifiante, etc. Rien à voir avec l'incorporation du langage.

Du choc des mots sur le corps de « LOM de base », il résulte une trace traumatique nommée « jouissance ». Drôle de nom ! Rien de très agréable, en somme. Ainsi le corps jouissant advient-il, réduit à un simple ressenti.

Ce corps-là, ni image, ni signifiant, n'est qu'une substance jouissante éprouvée et perçue. Un « *çasysent* », dit le Lacan joycien. Quant à É. Laurent, il appelle cela dans son Séminaire, une

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*, p. 565.

¹⁵ Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*. « L'être et l'Un » (2010-2011), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, inédit.

« esthésie corporelle »¹⁶, c'est-à-dire une pure perception d'un phénomène. Telle est la version minimale d'un corps primitif, pas davantage.

Nous aurons noté une mutation de taille dans la conception lacanienne : le registre symbolique organisé comme un ordre préexistant à la naissance du sujet, n'est plus le *primum movens* de la vie psychique, comme dans l'enseignement initial de Lacan. Désormais, le point d'origine est ce qui se passe au niveau du corps, c'est-à-dire au niveau du registre imaginaire, puisque tel est le lieu du corps primitif chez l'être parlant. Préséance du lieu de l'imaginaire donc.

La genèse d'un tel corps met notre débilité mentale à rude épreuve. Il résulte d'une articulation délicate entre le corps et la parole qui le percute. Nous touchons là à la quintessence du fameux « mystère du corps parlant » – ce sur quoi a insisté Miller : le mystère, c'est l'union [énigmatique] de la parole et du corps.¹⁷ Pourquoi ? Parce que c'est précisément de cette union que surgit le vivant. C'est ça, le réel du vivant – et c'est un bien grand mystère qu'il en soit ainsi.

Quoi qu'il en soit, répétons-le, le point important est le suivant : le « corps parlant » qui escorte le « parlêtre », n'est pas la propriété d'un sujet qui pourrait se l'attribuer en disant « j'ai un corps ». Ce corps « senti » s'impose comme une « ex-sistence » réduite à une « esthésie », avant toute possibilité d'en avoir un point de vue et avant toute possibilité de le penser. J.-A. Miller, à cet égard, parle d'un « *je ne pense pas du premier parlêtre* »¹⁸.

Deux questions se posent immédiatement :

– Qui donc est là pour le sentir, ce corps ? Qui est là pour sentir cette substance jouissante ? Eh bien justement, il n'y a personne, aucun sujet constitué, aucun moi façonné – personne, si ce n'est le « parlêtre » qui se superpose à ce « corps parlant » qui « se jouit »...

– L'autre question qui vient immédiatement est de savoir quel genre de langue peut parler un « corps parlant ». Et de savoir à qui il parle. On a des pistes...

Affirmer qu'il « se jouit », cela signifie que le corps parle le langage de la jouissance. Celui de la pulsion sans doute mais, de façon plus large, celui de l'ensemble des modes de jouir qui animent ce corps-là.

On peut aussi déduire qu'avec un tel langage, le corps parlant ne parle à personne, si ce n'est à lui-même. Il « se jouit », dit Lacan, donc « il *se* sent » et donc, il *se* parle. C'est bien cette mystérieuse alchimie quasi autistique de la parole et du corps, qui en fait le vivant. C'est le contraire du corps spéculaire ou du corps symbolique, infiltrés par la mortification.

Bien entendu, ce vivant n'est pas celui de la biologie cellulaire, ni celui de l'homéostasie vétérinaire des organes. Ce n'est même pas le sentiment de la vie, donné au sujet par le rapport intime qu'il entretient, dans le meilleur des cas, avec le signifiant phallique, restaurateur de vie. Rien de tout cela ! Là aussi, il faut le répéter et le marteler : le vivant surgit de l'impact inaugural d'un dire contingent sur le corps. Tel en est le réel mystérieux. Le mot « impact » convient parfaitement, car cette jouissance du vivant n'est absolument pas en harmonie heureuse avec le corps qu'elle octroie. Le corps en est plutôt affecté.

De façon générale, la jouissance première se fait entendre dans les cures sous la forme d'affects ou d'événements de corps qui n'ont rien de la félicité. Tel AE témoigne de larmes incoercibles et incompréhensibles qui ont accompagné la fin de sa cure. L'analyste lui répond que « les larmes ont leur mystère ». Nous y sommes. Les larmes surgissent sans pourquoi, comme écho d'une jouissance douloureuse affectant le corps parlant.

¹⁶ Laurent É., « Parler *la* langue du corps », *Études lacaniennes*, Séminaire ECF 2014-2015 (disponible à l'écoute sur internet : *Radio Lacan*).

¹⁷ Cf. Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*, p. 109.

¹⁸ *Ibid.*, p. 111.

Plus exactement, ces affects sont « l'écho dans le corps, du fait qu'il y a un dire »¹⁹, selon une formulation précise de Lacan dans le Séminaire sur le *sinthome*. Autrement dit, certains direx ou certains affects apparus dans une analyse ne viennent pas d'une pensée qui agite l'inconscient du sujet. Ils viennent d'une jouissance qui agite le corps du parlêtre.

En somme, le parlêtre analysant ne parle pas avec son « jus de cervelle », selon une expression amusante d'É. Laurent, il parle plutôt « sans le savoir » à partir de ses tripes ou de ses pieds. Bref, il parle à partir du corps comme expérience de jouissance. Quant au savoir inconscient, celui que vous élucubrez comme sujet dans une cure, il existe mais il n'est qu'une greffe d'après-coup.

Chez un sujet analysant, au-delà ou en deçà du savoir inconscient qui s'élabore dans l'expérience analytique, nous allons retrouver la trace puis l'écho des manifestations du corps parlant jusque dans les accidents de la parole la plus ordinaire. Par exemple, sous la forme d'un ratage ou bien d'une équivoque que l'analyste ne manquera pas de souligner.

C'est très intéressant et capital pour y comprendre quelque chose. Nous sommes traversés par le langage que nous utilisons. Nous pensons parler la langue d'une façon commune avec une volonté de sens tout aussi commune, mais soudain, il y a des irruptions inattendues dans la langue. Ces irruptions sont les traces de ce corps « marqué » par la jouissance native. É. Laurent le dit clairement : « *Le parlant* du corps, c'est la façon dont le corps ne cesse de faire irruption par des significations personnelles, des significations de jouissance que nous donnons au langage qui nous traverse. »²⁰

L'événement de corps qui le rend « parlant » n'est qu'une manifestation du réel de la jouissance, mais il impacte parfois notre façon de parler. En quelque sorte, le sujet est contaminé par l'événement de corps qui a fondé le parlêtre. Et là, c'est difficile, voire impossible, de résorber ce qui vient de se passer dans un savoir à élaborer, parce que ce réel ne se représente pas par du sens, pas plus qu'il ne se figure par l'image. Au mieux, il se nomme. C'est déjà beaucoup. C'est même fondamental dans une analyse.

D'où l'insistance de Lacan sur la nomination. Au fond, nommer cette jouissance, c'est donner un nom singulier à un phénomène clinique ressenti dans le corps, que vous soyez autiste, artiste, névrosé, psychotique, jeune fille en fleur, que sais-je encore ? Cette visée de l'analyse suppose donc une clinique contemporaine affine à notre époque et qui n'est pas celle des catégories.

Les notions de corps parlant et de parlêtre permettent d'échapper à la nécessité des catégorisations cliniques. Elles tranchent le problème des querelles diagnostiques entre névrose, psychose et perversion. La mise en jeu du corps parlant concerne de façon égalitaire tous les êtres parlants. J.-A. Miller en déduit une « égalité clinique fondamentale entre les parlêtres »²¹. Alors qu'il n'y a pas d'égalité clinique entre les sujets. Cette « égalité » concerne tout le monde, y compris les êtres parlants dont on dit volontiers « qu'ils n'ont pas de corps ». C'est le cas, par exemple, des sujets autistes. Mais de quel corps parle-t-on alors ? De la même façon, nous retrouvons trace de cette « égalité » chez les analysants qui, en fin de cure, se retrouvent à l'orée de la passe – les témoignages des AE récemment nommés en attestent.

Pour conclure : la mise en jeu des corps parlants est bien ce qui rend la psychanalyse vivante. Mais cela dépend essentiellement de l'analyste, de son mode de présence comme réponse au transfert développé par l'analysant. Cela ne suffit d'ailleurs pas pour décider de nommer un

¹⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, p. 17.

²⁰ Laurent É., « Le corps parlant : l'inconscient et les marques de nos expériences de jouissance », Entretien par Marcus André Vieira, *Lacan Quotidien*, n°576, 19 avril 2016.

²¹ Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*, p.113.

AE en fin d'expérience analytique, encore faut-il montrer en quoi ce vivant se noue chez lui au désir de l'analyste qui a mordu le passant jusque dans ses conséquences politiques.

Chez l'analyste du XXI^e siècle, il s'agit de *mouiller la chemise* au sens d'y mettre son corps en acte. *Commedia dell'arte*, dira-t-on. Pourquoi pas ? C'est une dimension de l'acte analytique qui vient en écho au corps de l'analysant. Il s'agit de produire un événement valant pour nomination. Et ça ne vient pas tout seul. J.-A. Miller insiste bien sur ce point : analyser le parlêtre, en pratique, ce n'est pas la même chose qu'analyser l'inconscient structuré comme un langage.

Nommer *in fine* une jouissance corporelle itérative qui empoisonne l'existence, est essentiel à notre pertinence et à celle de la psychanalyse. C'est aussi le point éthique du divorce de notre pratique avec la psychothérapie, la psychologie ou les techniques de sagesse, de méditation, etc. Toutes ces pratiques s'appuient sur le signifiant pour apaiser les excès du corps, alors que la psychanalyse – celle du parlêtre, s'appuie au contraire sur le corps pour apaiser les excès du signifiant.

On l'aura compris, sans le vivant des corps, la psychanalyse est morte.